

8. P. Gall.
2529^v

Lafortelle

LE COMÉDIEN

DE BRUXELLES,

OU

LA PRÉVENTION VAINCUE,

COMÉDIE-ANECDOTE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR M. LAFORTELE;

Représentée, pour la première fois, le 24 novembre 1821, sur le
théâtre du Vaudeville.

~~~~~  
PRIX : 1 FR. 50 C.  
~~~~~

PARIS,

M^{ME} HUET, Libraire, éditeur de pièces de théâtres, rue
de Rohan, n^o 21, près le Palais-Royal;

BARBA, Libraire, Palais-Royal;

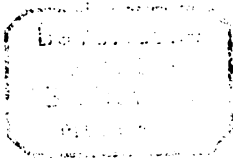
POLLET, Libraire, rue du Temple.

1822.

419 A

PERSONNAGES.

	Acteurs.
MONSIEUR LE DUC.	M. HENRY.
LEGRAND, auteur et acteur de la Comédie Française.	M. GUILLEMIN.
PHILIPPE, son fils.	M. JOLY.
VICTORINE, femme de Philippe.	M^{lle} LUCIE.
BENOIT, concierge.	M. EDOUARD.
ANDRÉ, fils de Benoit.	M. GUÉNÉE.



(La scène se passe à Paris, en 1728.)

(Le théâtre représente un théâtre de société.)

LE
COMÉDIEN DE BRUXELLES,
OU
LA PRÉVENTION VAINCUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

BENOIT, *seul.*

ANDRÉ! Où peut-il être maintenant? J'attends ici un des premiers acteurs de la Comédie Française, M. Legrand, qui a bien voulu différer son départ pour Marseille; on prépare une fête pour Madame la Duchesse, et ce théâtre n'est pas encore disposé. (*Il appelle.*) André! Je gage qu'il est au magasin des costumes, ou à faire des grimaces devant une glace.

SCÈNE II.

BENOIT, PHILIPPE, VICTORINE.

PHILIPPÉ.

Le concierge de M. le Duc?

BENOIT.

C'est moi.

PHILIPPE.

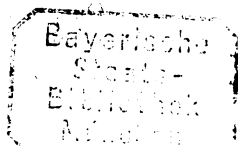
J'arrive de Bruxelles, et voici une lettre dont un vos amis m'a chargé pour vous.

BENOIT, ouvre la lettre et lit.

« Mon ami, je t'adresse un jeune homme qui a passé dix ans dans les colonies, après avoir débuté infructueusement au grand Théâtre de Bordeaux. » Ah! vous aviez débuté!

PHILIPPE.

J'avais alors dix-sept ans, et des traits fort délicats... Les dames daignaient s'intéresser à moi.



(4.)

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Aimé des femmes, du succès
Je me fis une douce idée,
Et lors de mes premiers essais,
L'espérance semblait fondée;
Au théâtre plus indulgent,
Et connaissant ses avantages,
Le beau sexe entraîne souvent
La majorité des suffrages.

BENOIT.

Oui, mais c'est quelquefois la minorité qui décide. Je débutai aussi, il y a quarante ans, et la faiblesse de ma santé m'a obligé à renoncer au théâtre.

PHILIPPE.

Pour moi...

AIR : *Ne faites pas.*

Je ne me suis pas dépité,
Mais pour déjouer les critiques,
J'ai changé d'emploi; j'ai quitté
Les amoureux pour les comiques;
Plus d'un rapport existe entr'eux,
Et l'argument est sans réplique:
Ou le comique est amoureux,
Ou bien l'amoureux est comique.

BENOIT.

Permettez que je continue. (*Il lit.*) « De retour en Europe, Philippe a paru sur le théâtre de Bruxelles, et il a concilié tous les suffrages. Voulant aujourd'hui s'essayer devant son père, il désirerait que quelqu'un lui prêtât son nom et lui permit de passer pour son fils. Ne peux-tu lui rendre ce service? Je ne doute pas de l'intérêt qu'il t'inspirera, quand tu sauras qu'il est le fils de M. Légrand. » Vous seriez le fils de mon ami! celui à qui je dois ma place de concierge!

PHILIPPE, lui montrant deux portraits.

Son fils unique. Jugez-en; voici les portraits de mon père et de ma mère, qui ne m'ont jamais quitté.

BENOIT.

Ah! je les reconnais, et certains traits en vous me les rappellent. Oh! dès ce moment je fais mon bonheur du vôtre, et j'ai un enfant de plus.

PHILIPPE.

Deux, s'il vous plaît. Voici ma femme que j'ai l'honneur de vous présenter. Je l'ai épousée dans les colonies, et c'est un mariage pour lequel l'approbation de mon père devient indispensable.

BENOIT.

Et auquel l'amour a sans doute présidé.

VICTORINE.

Il y préside encore.

AIR :

Pour un franc et fidèle ami,
Ses soins d'abord l'ont fait connaître,
Et pour devenir mon mari,
Il fut mon tuteur et mon maître.
Oui, quand il vint me présenter
L'espoir d'une heureuse alliance,
L'amour me dit de l'accepter
Des mains de la reconnaissance.

BENOIT.

J'espère bientôt mériter la vôtre.

PHILIPPE.

Si nous nous rendions chez mon père ?

BENOIT.

Je l'attends ici ce matin, et je m'étonne qu'il ne soit pas encore arrivé. Il a dû cependant remettre le voyage qu'il comptait faire en Provence. Mais j'entends du bruit, c'est lui, sans doute.

PHILIPPE.

Ah ! je cours l'embrasser.

BENOIT.

Eh ! bien, que faites-vous donc ?

PHILIPPE.

Ah ! pardon, j'oubliais...

BENOIT.

Si un acteur n'est pas plus maître de ses mouvemens, que ferai-je donc, moi qui n'ai pas l'habitude de la scène ? (*A Victorine.*) Emmenez-le dans cette salle.

(*Victorine emmène Philippe.*)

SCÈNE - III.

BENOIT, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Ah ! papa ! papa !

BENOIT.

Te voilà, André ; d'où viens-tu ?

ANDRÉ.

De ma chambre où c'que j'répétais. V'là M. Legrand qui descend de voiture.

BENOIT.

Je vais...

ANDRÉ.

Il est en grande conversation avec le cocher... Vous savez comme i cause ; quand vous l'verrez, promettez-moi de lui parler d'moi.

BENOIT.

De toi ! Eh ! que veux-tu que je lui dise ? Que je compte te renvoyer en apprentissage chez ton oncle le teinturier ?

ANDRÉ.

Oh ! l'teinturier, l'teinturier ! il n's'agit plus d'ça.

AIR : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

Il ne sait pas ce grand acteur,
Que commé lui je me démène,
Qu'à certains jours, en belle humeur,
Par un goût qui me fait bonheur,
Je pass' de ma loge à la scène ;
De baron, de comte ou marquis,
Ou d'un suisse à large moustache,
S'il m' voyait porter les habits,
Il verrait (bis) comme j'en détache.

BENOIT.

Qu'est-ce que cela signifie ? quelle est cette lubie ? où l'as-tu prise ?

ANDRÉ.

A Senlis.

BENOIT.

A Senlis ! je t'y avais envoyé pour apprendre à lire.

(7)

ANDRÉ.

Et j'y ai appris à déclamer. Ah! si vous m'aviez vu faire Mithridate; car j'ai fait Mithridate chez une dame qui donnait à jouer pendant la foire. On m'a ben applaudi, ben encouragé. Vous avez p'têtre entendu parler de ce Mithridate à qui Monime disait : « Seigneur, vous changez de visage; » et toutes les femmes de crier : Laissez-le faire. C'était moi.

BENOIT.

Ah! vraiment; j'en apprend de belles. Monsieur le tragédien André, descendez bien vite à votre poste, et n'en bougez plus.

ANDRÉ.

Vous lui parl'rez pour moi; n'est-ce pas?

BENOIT.

A ton poste, te dis-je, à ton poste.

(*André sort.*)

SCÈNE IV.

LEGRAND, BENOIT.

LEGRAND.

COMMENT, mon ami, je te surprends à gronder?

BENOIT.

Peut-on ne pas se fâcher contre un migaud qui ne veut jamais rester à sa place?

LEGRAND.

Eh! mon ami! ne vois-tu pas qu'aujourd'hui tout le monde en fait autant.

AIR de Marianne.

Un imprudent dépositaire,
D'un autre au jeu va risquer l'or;
Un médecin pour se distraire,
Dans un concert donne du cor;
En des salons,
Sur certains bons,
Pendant le bal l'agent place des fonds;
Un financier,
Dût-il payer,
Sur l'Hélicon veut atteindre un laurier;
L'auteur désertant le Parnasse,
Guette à la Bourse un cours nouveau,
Des femmes plaident au barreau,
Et nul n'est à sa place.

BENOIT.

Au moins faut-il qu'un concierge soit à la sienne ; mais mais ce garçon est si simple ! Je crois que la nature l'aurait encore emporté chez lui, quand même j'aurais pu lui donner l'éducation que j'ai reçue. Mais vous le savez, M. Legrand, après notre sortie du collège, j'ai voulu vous imiter en tout, et je ne suis parvenu qu'à égaler vos folies.

LEGRAND.

Tu as pris ce que j'avais de meilleur. Mais parlons de l'objet qui m'amène, et qui m'oblige à différer mon voyage.

BENOIT.

Vous avez donc toujours envie d'aller revoir les côtes de la Méditerranée ?

LEGRAND.

Et d'aller me réchauffer au soleil de la Provence, autrement dit, la cheminée du roi René : l'excellent prince !

AIR : Rendez-moi mon écuelle de bois.

Ce bon, roi sur un calcul parfait
Fondait ses ordonnances,
Et selon le temps qu'il avait fait,
Fixait les redevances ;
Du tribut les pauvres villageois,
Obtenaient ainsi la remise,
Et payaient leurs impôts quelquefois,
Avec un vent de bise.

BENOIT.

Aussi, dit-on que les huissiers n'aimaient pas ce prince là.

LEGRAND.

J'irai les revoir ces bons marins, ces braves Provençaux, sitôt que nous aurons célébré la fête qu'on prépare pour Madame la Duchesse.

BENOIT.

Et la naissance de son troisième garçon.

LEGRAND.

Troisième proverbe qu'il faudra que je compose !

BENOIT.

M. le Duc se plaint que vous n'écrivez pas assez.

LEGRAND.

Il y en a tant qui écrivent trop.

BENOIT.

Mais il vous applaudit toujours comme acteur. Les suffra-

ges que l'acteur remporte, ne devraient-ils pas exciter autant votre amour-propre, que ceux que l'on accorde au comédien ?

LEGRAND.

Eh ! ma foi, si l'auteur crée en imitant, l'acteur l'imité en créant, et je ne sais pas trop si l'un ne vaut pas l'autre.

BENOIT.

C'est donc un art bien difficile, que celui de jouer la comédie ?

LEGRAND.

Je t'en réponds.

AIR : *Vive une femme de tête.*

Ah ! pour acquérir la gloire
Des acteurs partout cités,
Mon ami, tu peux m'en croire,
Il faut bien des qualités.
Un œil fin, un front mobile,
Dont toujours l'expression
Puisse, ainsi qu'un peintre habile,
Peindre chaque passion.
Un organe bien sonore,
Qui se prête à tous les tons,
Et dont la franchise ignore
Les vains cris et les fredons ;
La mémoire qui recèle,
Et prose et vers par millier,
Qui soit prompte, bien fidèle,
Et parfois sache oublier.
Il faut fuir l'afféterie,
Les éclats hors de propos,
Et l'insipide manie
De peser sur tous les mots.
Le comique qui calcule
Les effets de son emploi,
Doit peindre tout ridicule,
Et n'en pas garder pour soi. (ter.)

BENOIT.

Excellens principes ! En les suivant, votre fils n'eût pu manquer de réussir.

LEGRAND.

Bah ! il n'a aucune disposition. Je l'ai bien jugé sur ses premiers essais.

BENOIT.

Il n'était alors qu'un enfant ; mais s'il recommençait aujourd'hui ?

LEGRAND.

Qu'il s'en garde bien ! Plutôt que de souffrir qu'il compromette mon nom par un second début, je renoncerais... à mes pensions, et c'est le plus grand sacrifice qu'un comédien puisse faire.

BENOIT.

En ce cas, je ne vous ferai plus qu'une proposition.

LEGRAND.

Laquelle ? Parle.

BENOIT.

C'est d'être présent à l'entrevue, lorsque mon fils, que j'attends après une longue absence, sera de retour.

LEGRAND.

Il me semble en effet, que tu as un autre fils qu'André.

BENOIT.

Certainement ; un garçon de mérite ! On m'écrit de Bruxelles qu'il a débuté avec succès sur le théâtre de cette ville.

LEGRAND.

Il a débuté avec succès ; que tu es heureux !

BENOIT.

Il doit arriver à Paris ce matin même, et je l'attends.

PHILIPPE, en dehors.

Je vais voir mon père, je vais lui parler.

BENOIT.

Je reconnais sa voix.

SCÈNE V.

LEGRAND, PHILIPPE, BENOIT.

PHILIPPE, à Benoit.

Mon père !

BENOIT, à Philippe.

Mon fils ! Il y a dix ans... Comme il est grandi ! C'est un homme, à présent.

PHILIPPE.

Et vous, mon père, vous n'êtes pas changé ?

BENOIT.

Non, car mon cœur est toujours le même.

PHILIPPE.

Que de fois j'ai pensé à vous pendant mes voyages, et bu à votre santé!

BENOIT.

Et moi à la tienne; embrasse-moi donc encore.

LEGRAND.

Ah! ce tableau m'enchanté!

BENOIT.

Vous prenez part à ma joie, M. Legrand?

LEGRAND.

Oui, je me mets à ta place.

BENOIT, à voix basse.

Et moi à la vôtre.

PHILIPPE.

Monsieur serait-il cet auteur et ce comédien célèbre?...

BENOIT.

Dont la réputation s'étend jusqu'aux colonies? C'est lui-même.

PHILIPPE.

L'ami de mon père ne peut manquer d'être le mien.

BENOIT.

Et l'on s'embrasse, entre amis.

PHILIPPE, à Legrand.

Permettez-vous?

LEGRAND.

Bien volontiers. (*Ils s'embrassent.*) Ah! que n'ai-je un fils comme celui-là!... Mais le tien est un brave garçon, et le mien un mauvais sujet.

PHILIPPE.

Vous me flattez.

LEGRAND.

Point du tout. Avec une pareille physionomie, on doit réussir au théâtre comme dans le monde. N'êtes-vous pas comédien?

PHILIPPE.

On croit toujours l'être, quand on est applaudi. J'ai eu des succès en province.

LEGRAND.

Eh ! quelquefois la province juge aussi bien que Paris. Il faut débiter aux Français.

PHILIPPE.

On dit qu'il est bien difficile d'y être reçu.

LEGRAND

Pas tant. Il y a du moins bien des places vacantes.

AIR du vaud. de Jadis et Aujourd'hui.

Sur quatre ou cinq chez nous tout roule ;
Mais au fond , loin d'être excellens ,
Nous avons des acteurs en foule ;
Nous avons peu de vrais talens.
Comment compter sur les services
De ceux qu'on engage d'ailleurs ?
Ou l'on enlève nos actrices ,
Ou l'on achète nos acteurs.

Encore s'ils se contentaient de piller nos pièces !

PHILIPPE.

Je suis sans appui , sans protecteur.

LEGRAND.

Je vous en servirai ; regardez-moi comme un second père.

PHILIPPE.

Ah ! vous êtes bien le premier... qui me témoignez autant d'intérêt.

LEGRAND.

Parbleu ! sans perdre de temps je vais passer chez M. le Duc , et tout en parlant de notre petite fête , je le pressentirai.

PHILIPPE.

Que de bontés !

LEGRAND.

Du courage ! ça ira bien.

BENOIT.

Nous vous laissons.

BENOIT , & Philippe.

AIR : La loterie est la chance.

A défaut d'expérience ,
Mon cher ami , sois certain
Qu'au théâtre l'indulgence
Viendra te prêter la main.

(*A Legrand.*)

Ah ! puisqu'il a su vous plaire ,

Son espoir sera rempli ;
Mon fils , dans un second père ,
Trouve un modèle accompli.

BENOÏT.

A défaut d'expérience , etc.

PHILIPPE.

Je manque d'expérience ;
Mais pour m'aider en chemin ,
J'espère que l'indulgence
Viendra me prêter la main.

LEGRAND.

A défaut d'expérience ,
Mon ami , soyez certain
Que mon zèle et l'indulgence
Sauront vous prêter la main.

PHILIPPE.

Je manque d'expérience ;
Mais pour m'aider en chemin ,
J'espère que l'indulgence
Viendra me prêter la main.

(Philippe et Benoît sortent.)

SCÈNE VI.

LEGRAND , ANDRÉ.

LEGRAND.

Je serai enchanté de produire au théâtre le fils de mon ami Benoît.

ANDRÉ ; à part.

Le fils de mon ami Benoît ! Mon père lui a parlé de moi , c'est clair.

LEGRAND.

Ses succès en province sont déjà un sûr garant de son mérite.

ANDRÉ , à part.

Mithridate à Senlis. *(Il s'approche.)* Grand merci , M. Legrand.

LEGRAND.

C'est toi , André ; de quoi me remercies-tu ?

ANDRÉ.

De vos bontés pour le jeune acteur dont mon père vous a parlé.

LEGRAND.

Bontés bien naturelles.

AIR *du verre.*

Quand je fais valoir tous les droits
D'un digne élève de Thalie,
Je compte bien rendre à la fois
Un service à ma compagnie ;
Oui, s'il possède un vrai talent,
Sans doute elle en sera charmée ;
A de pareils cadeaux vraiment,
Elle n'est pas accoutumée.

ANDRÉ, à part.

Dieux! je suis un cadeau. (*Haut.*) J'étais venu pour vous dire...

LEGRAND.

Tu me conteras cela quand je serai revenu de chez M. le Duc.

ANDRÉ.

Il ne tardera pas à rentrer.

LEGRAND.

M. le Duc est sorti?

ANDRÉ.

Et il a ordonné en sortant qu'on prie M. Legrand de l'attendre, et qu'on lui annonce que son fils sera bientôt de retour à Paris pour débiter aux Français.

LEGRAND.

Débiter aux Français! ah! je l'en empêcherai bien. Laisse-moi, André, laisse-moi; afin qu'on ne me parle pas de mon fils, je ne solliciterai pour personne.

SCÈNE VII.

PHILIPPE, *en veuve*, LEGRAND, ANDRÉ *dans le fond.*

PHILIPPE.

AIR : *C'est donc demain.*

C'est donc demain
Qu'un doux hymen m'engage ;
C'est donc demain
Qu'un autre aura ma main,
Demain, demain.

(*Riant.*) Hi! hi! hi! hi! M. le Duc vient de rentrer.

LEGRAND.

Mademoiselle est bien gaie.

PHILIPPE.

Mademoiselle! vous pouvez bien dire Madame, sans vous compromettre; je suis veuve, et très-veuve. (*Pleurant.*) Ha! ah! ah!

ANDRÉ, à part.

Elle est bien, cette femme là.

PHILIPPE, à part.

On ne me reconnaît pas.

LEGRAND.

Vous voulez vous distraire?

PHILIPPE, riant.

Hi! hi! hi!

LEGRAND.

Oublier celui qui n'est plus?

PHILIPPE.

L'oublier! un mari bon, sensible, aimant et pas coureur du tout, quoique maître de poste! Ah! ah! ah! non, je lui avais juré cent fois que je ne me remarierais pas. Mais le cœur!.... le cœur parle, et il s'exprime si bien!.... Cela vous met dans un furieux embarras! Mais enfin j'ai trouvé le moyen de tout concilier, moyen unique, admirable, et qui me rendra, j'espère, le modèle des veuves.

LEGRAND.

On apprend donc à l'être?

PHILIPPE.

Oui, monsieur : c'est un art aujourd'hui.

AIR : *Voilà la manière.*

De l'époux qui fonde
Notre vif regret,
Chercher dans le monde
Un vivant portrait,
Souffrir qu'un amant
Qui lui ressemble nous adoré,
Se rendre présent
Par-là le malheur qu'on déplore;
Epouser encore,
Ah! ce n'est qu'ainsi
Qu'une veuve honore
Vraiment son mari.

LEGRAND.

La méthode est nouvelle, mais la rencontre est difficile.

PHILIPPE.

Elle est faite, monsieur, elle est faite. Fidèle à mes prin-

cipes , j'ai parcouru plusieurs provinces , j'ai même été chez l'étranger pour trouver quelqu'un qui eût toutes les qualités et les défauts de feu mon mari , et je l'ai rencontré : un comédien charmant....

LEGRAND.

Un comédien ?

PHILIPPE.

Que vous connaissez , le fils de Benoît.

ANDRÉ , à part.

Comment ! c'est moi ! Ah ! quelle bonne fortune !

PHILIPPE.

Je lui ai vu jouer plusieurs rôles avec distinction.

ANDRÉ , à part.

Elle était à Mithridate !

PHILIPPE.

Et je me suis écriée :

AIR : *Je vais revoir le fils que j'aime.*

Plaisirs charmans !

Bonheur suprême !

Je crois revoir l'époux que j'aime ;

Je crois le voir , je crois le voir ,

Je crois entendre ses accens.

(*Riant.*) Hi ! hi ! hi ! Qui a vu l'un a vu l'autre , si ce n'est que l'un est mort et que l'autre est vivant.

LEGRAND.

Cela fait une différence.

PHILIPPE.

Dès que monsieur lui aura fait avoir son ordre de début , je l'épouse.

AIR : *Dans la paix.*

Jouant tous les personnages ,

Mon mari saura , je croi ,

Obtenir tous les suffrages ,

Et garder le sien pour moi ;

L'avantage n'est pas mince ,

D'être , sans jamais changer ,

Tantôt l'épouse d'un prince ,

Tantôt celle d'un berger.

Et d'autres encore , hi ! hi ! hi !

LEGRAND.

J'en suis fâché , madame ; mais un obstacle qui m'est survenu m'empêchera de solliciter pour personne.

PHILIPPE, pleurant.

Ah ! ah ! ah !

LEGRAND.

Hi ! hi ! hi ! ah ! ah ! ah ! Cette femme ne sort pas de là.

PHILIPPE.

Ce n'est pas pour moi que je m'afflige, monsieur ; mais c'est pour feu mon mari, que je n'aurai pas le plaisir d'aimer dans un autre, et pour le prétendu à qui j'apportais six mille livres de rente.

ANDRÉ, à part.

Six mille livres de rente ! Cette femme-là est superbe.

LEGRAND.

C'est différent ; puisque c'est obliger tant de monde à la fois, je suivrai mon premier dessein.

PHILIPPE.

Vous me rendez la vie.

LEGRAND.

André, ce corridor ne mène-t-il pas à l'appartement de M. le Duc ?

ANDRÉ.

Oui, monsieur ; je vais vous y conduire. (*bas à Philippe.*) Vous serez bientôt la femme d'un artiste distingué. Attendez-moi.

(Legrand et André sortent.)

PHILIPPE.

Il est timbré.

SCÈNE VIII.

BENOIT, PHILIPPE.

BENOIT.

Hé bien ! comment cela va-t-il ?

PHILIPPE.

Pas mal. Il est allé solliciter pour moi auprès de M. le Duc.

BENOIT.

Qui est prévenu, et daignera seconder nos desseins.

PHILIPPE.

Bon ! Je vais me préparer à jouer d'autres scènes ; et comme mon père me reproche quelques erreurs de jeunesse, je pro-

fitrai de ce que vous m'avez dit pour lui rappeler les siennes.
Trouverai-je tout ce qu'il me faut au magasin des costumes?

BENOIT.

Oui, nous sommes au complet.

PHILIPPE.

C'est que le costume....

AIR : C'est de l'or, de l'or, etc.

Pour les talens et l'esprit,
Combien de gens que l'on cite,
Dont souvent tout le mérite
N'est que dans l'habit!

BENOIT.

J'ai des Gilles, des beaux Léandre,
J'ai la robe d'un Marabou,
Et j'ai l'armure d'Alexandre
Pour rendre un conquérant bien fou ;
J'ai des habits fantasques
À la mode du jour ;
Enfin j'ai tous les masques -
Que l'on prend à la cour.

ENSEMBLE.

Pour les talens et l'esprit, etc.

PHILIPPE, sortant.

Fort bien ; je n'aurai qu'à choisir.

BENOIT.

Moi, je vais m'informer de la réponse de M. le Duc.

SCÈNE IX.

BENOIT, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Oh ! ça va bien.

BENOIT.

Te voilà encore ici ; d'où viens-tu ?

ANDRÉ.

J'ai conduit M. Legrand à l'appartement de M. le Duc.

BENOIT.

Ils sont ensemble ? Je voudrais bien savoir ce qu'ils disent maintenant.

ANDRÉ.

Je le sais bien, moi. J'étais là ; j'ai assisté à la réception

BENOIT.

Dis-moi donc bien vite ce que tu sais.

ANDRÉ.

Quand M. Legrand est entré, il a salué comme ça ; alors M. le Duc a été à lui les bras ouverts avec un air de satisfaction, une figure de bonne amitié, là, comme la mienne...

BENOIT.

Ensuite.

ANDRÉ.

Ensuite, M. Legrand lui a demandé des nouvelles de sa santé ; puis ils se sont promenés de long en large dans l'cabinet.

BENOIT.

Après.

ANDRÉ.

Après, la porte s'est fermée, et je n'ai rien vu ni entendu.

BENOIT.

Voilà donc comme tu es instruit ?

ANDRÉ.

J'aurais ben pu regarder par le trou de la serrure ; mais j'étais si occupé... j'pensais à une belle dame.

BENOIT.

Une belle dame ?

ANDRÉ.

Oui, la veuve d'un maître de poste, qui trouve que je ressemble à feu son mari, et qui veut me donner six mille livres de rentes pour le remplacer.

BENOIT.

Il devient fou, c'est sûr. Descends bien vite, et que je ne te revoie pas ici de la journée.

ANDRÉ, sortant.

Un succès ne va jamais sans l'autre, et depuis Mithridate, au reste... v'là M. Legrand qui vous dira le reste.

SCÈNE X.

BENOIT, LEGRAND.

LEGRAND.

MON cher ami, j'ai fait tout ce qu'il a dépendu de moi...

BENOIT.

Et vous avez, sans doute, réussi ?

LEGRAND.

Pas encore. M. le Duc exige qu'avant tout, ton fils subisse mon examen.

BENOIT.

Je vais donc vous l'envoyer. Permettez que je réclame pour lui votre indulgence.

LEGRAND.

Pour un début il en faut toujours, et le public le sait bien.

AIR du premier Pas.

Au premier pas,
Si le public sévère
De sa rigueur ne se désistait pas,
Plus d'un acteur qui sait charmer et plaire,
Eût vu borner sa brillante carrière
Au premier pas.

BENOIT.

Je vais chercher mon fils.

LEGRAND.

Va, qu'il se dépêche; je ne puis attendre qu'une demi-heure.

SCÈNE XI.

LEGRAND, PHILIPPE ET VICTORINE *en cabaretier et en cabaretière.*

PHILIPPE, en dehors.

AIR : Contredanse des drapeaux.

Eh! vien-t'en
Voir Monsieur Legrand,
Bon convive et bon poète;
Eh! viens-t'en
Voir Monsieur Legrand,
Des buveurs c'est le plus franc.

LEGRAND.

Quelle est cette visite qui m'arrive là?

PHILIPPE, en entrant.

J'ai souvent eu le plaisir
D'vous voir l'humeur guillerette,
Quand il vous plaisait d'venir
Avec gentille fillette
En goguette,
A not' guinguette.

PHILIPPE ET VICTORINE.

Eh ! viens-t'en, etc.

LEGRAND.

La bonne figure de cabaretier !

PHILIPPE.

Vous voyez en moi le gendre et le successeur de M. Vinfort, aubergiste-traiteur au Port-à-l'Anglais, à l'enseigne du Bouchon Couronné.

LEGRAND.

Je connais le numéro.

PHILIPPE.

J'suis venu présenter à M. Benoît c'te nouvelle mariée, ma petite femme, en lui demandant la continuation d'sa pratique.

LEGRAND.

Je vous fais mon compliment. C'est là votre femme ?

PHILIPPE.

Oui, d'puis la Saint-Jean dernière ; comme nous avons appris qu'vous étiez ici, j'ai dit : faut faire d'une pierre deux coups ; viens-t'en, femme, voir un d'nos anciens habitués... tu connais l'paroissien ?

VICTORINE.

Oh ! oui, j'me le remets ; quand j'étais toute petite, il m'donnait toujours des bonbons ou des sucreries...

LEGRAND, bas à Philippe.

Et je parie qu'elle a conservé du goût pour les friandises.

PHILIPPE, lui montrant une bouteille.

V'là la vôtre à vous, papa.

LEGRAND.

Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

PHILIPPE.

Un échantillon de vin de Coulange.

LEGRAND.

Du vin de Coulange ? C'est mon vin favori.

PHILIPPE.

Femme, verse à M. Legrand. (*Victorine verse du vin à M. Legrand.*) Dégustez-moi ça, papa.

LEGRAND.

Il est bon ; mais il y a du charlatanisme dans votre fait, monsieur le cabaretier ; versé par une main jolie, le vin semble toujours meilleur.

VICTORINE.

Est-il poli, monsieur l'auteur !

PHILIPPE.

Si ça peut vous engager à r'venir nous voir, j'vous servirons toujours des bonnes matelottes, comme quand vous veniez faire des parties fines cheux nous.

LEGRAND.

Silence !

PHILIPPE.

Avec cette femme d'avocat si cocasse.

AIR : Irons-nous à Paris.

En arrivant d'un air mélancolique,
Ell' plaignait son époux absent ;
Elle prenait un ton moins pathétique,
Quand le Madère était présent ;
Sa douleur était moins amère,
Quand le Bordeaux était servi,
Et quand l' punch emplissait son verre,
Ell' n' pensait plus à son mari.

LEGRAND.

Quelquesfois encore en prenant son café.

VICTORINE.

C'est alors qu'elle chantait si gaiement c'te petite chanson que j'ai retenue.

LEGRAND.

Ah ! voyons donc la petite chanson.

VICTORINE.

AIR de Faublas.

Non, non, Monsieur, ce n'est pas beau
De voltiger parmi les belles ;
Quand l'amour agite ses ailes,
Il voit s'éteindre son flambeau.
Je hais les amans infidèles,
Voltigeant de belles en belles.
Quand l'amour, etc.

Votre cœur est-il bien sincère,
Quand votre esprit veut tout charmer ?

C'est peu de savoir plaire, (Bis.)

Il faut encor savoir aimer ;
Pour moi je veux aimer et plaire.

Retenez bien qu'il n'est pas beau, etc.

LEGRAND.

Je crois encore l'entendre, et vous la chantez à ravir.

PHILIPPE.

(Et cette marchande de mode, cette p'tite débutante...

VICTORINE.

Qui dansait si joliment; trala dera. (*Elle danse une petite walse.*)

LEGRAND.

Ils me charment par ces souvenirs.

PHILIPPE.

Par ma fine, si, comme on le dit, votre fils a fait des siennes, faut convenir que vous étiez un fier épicurien..... dant' vot' temps....

VICTORINE.

Quand vous r'viendrez nous voir, nous n'oublierons rien de tout c' qui pourra vous être agréable.

PHILIPPE, à Victorine.

Viens-t-en, femme; n' faut pas déranger M. Legrand.

VICTORINE.

Un moment. Je n' nous en irons pas sans r'mercier l'particulier des billets qu'il nous a donnés pour le préau de la foire Saint-Laurent.

PHILIPPE.

Et la Comédie-Française, le *Roi de Cocagne*, l'*Aveugle Clairvoyant*.

VICTORINE.

Ce sont là d' jolies pièces; et quel plaisir nous avons quand il jouait lui-même. Avait-il l'air simple dans les paysans!

PHILIPPE.

Et superbe dans les rois!

VICTORINE.

Dans les rois! c'est donc ça qu'un jour, à not' guinguette, lorsqu'un pauvre à qui il faisait l'aumône se mit à entonner un *de profundis*....

PHILIPPE.

Mon ami, lui dit M. Legrand.

Air de Lantara : *A jeun je suis trop philosophe.*

Garde l'antienne funéraire,
Pour tous ceux qui sont trépassés;
Quant à moi je n'en ai que faire,
Mou embonpoint le prouve assez.
Au lieu d'un *de profundis*, chante
Domine salvum, tu le dois;
Car tous les jours je représente,
Et les empereurs et les rois.

LEGRAND.

Il est vrai qu'au théâtre je fais un peu de tout.

VICTORINE.

C'est comme mon mari, mon cher Bontemps ; il s'en mêle aussi quelquefois.

LEGRAND.

Comment, il joue la comédie ?

VICTORINE.

Et joliment. Le proverbe et la parade, avec tous ses agréments.

LEGRAND.

Mais l'état de cabaretier...

PHILIPPE.

Nous ne jouons que les jours de relâche :

LEGRAND.

Pas possible...

PHILIPPE.

C'est la vérité. Dans mon état d'cabaretier, j'passe bien des originaux en revue. Je vois tout, j'entends tout et j' profite de tout. L'autre jour, un huissier, natif de Falaise, s'en vint chez moi faire l'inventaire de mon mobilier ; j'n'ai pas manqué l'occasion. Il venait pour me saisir, je l'ai saisi. (*Prenant le ton d'un huissier normand.*) Je viens, mon doux monsieur, vous signifier certaine ordonnance, afin que vous trouviez bon que je vende vos meubles. (*Du ton naturel.*) J'ai fait des offres de paiement, et c'est de votre faute. — De ma faute ! de ma faute ! Nous autres huissiers, on nous met tout sur le dos. — Si j'y applique un bâton !... — Frappez ! vous paierez le tout ensemble ; frappez ! frappez !

LEGRAND.

Fort bien. Seulement il faut tenir la main un peu arrondie, parce que les huissiers ont nécessairement les doigts crochus.

PHILIPPE.

Qu'il vienne à ma guinguette un tambour major avec une petite orangère ; j'observe, quand il est à table, sa large moustache, son front martial et ses yeux pétillans. Il n'est pas au rôle que je le sais par cœur. (*Il prend la canne de M. Legrand pour figurer celle d'un tambour major, dont il imite les gestes et la voix.*) Ah ! ça dis donc, Magdeleine, est-ce que tu craindrais d'en venir au matrimonium z'avec moi ?

VICTORINE, prenant le ton d'une orangère.
Comm' t'es donc pressé, la Tulipe ?

PHILIPPE, de même.

Je m'péris d'abord, si nous n'avons paraphé z'aujourd'hui
l'monument d'not' bonheur.

AIR : Duo de Joconde.

J'prétends qu'not'hymen se fasse.

VICTORINE.

Je l'désire tout autant ;
Mais i faut d'abord qu'j'amasse
Du quibus et du comptant.

PHILIPPE.

Je t'aime et j'pars pour la gloire.

VICTORINE.

Déjà j'te l'dis sans détour,
Sur mon cœur t'as la victoire ;
Va, je t'rends amour,
Va, je te rends amour
Pour amour.

PHILIPPE.

La réponse du tambour-major à sa parsonnière.

Avec moi pars vivandière,
T'auras un sort plus heureux.

VICTORINE.

Non, j'dois rester orangère,
C'est l'état qui m'convient l'mieux.

PHILIPPE.

Loin de toi j'fum'rai saus pipe.

VICTORINE.

J't'épons'rai z'à ton retour.

PHILIPPE.

Promets donc à la Tulipe,
D'li garder amour
Pour amour.

VICTORINE.

Je promets à la Tulipe,
D'li garder amour
Pour amour.

VICTORINE.

Et v'là c'que c'est.

LEGRAND.

Il ferait fort bien la Rissole.

PHILIPPE.

La Rissole! un soldat ivre! moi j'excelle dans les ivro-

gues. Ce n'est pas étonnant, j'ai toujours mes modèles sous les yeux. Attendez que je pose.

LEGRAND, le plaçant.

Les jambes un peu plus avinées.

PHILIPPE, contrefaisant l'ivrogne.

(*A Legrand.*) Madame, voulez-vous m'faire l'amitié de m'indiquer le ch'min de ma maison?

VICTORINE, le retournant.

De ta maison, ivrogne!

PHILIPPE, de même.

Ah! c'est ma femme; ça m'dégrise.

VICTORINE.

Si c'était ici un cabaret, tu n'passerais pas devant sans y entrer. C'est i' pas affreux d's'en revenir à une heure du matin!

PHILIPPE.

C'est vrai qu'il est tard; mais c'est qu'j'ai attrappé un coup d'soleil à minuit.

VICTORINE.

Tu boiras donc toujours, scélérat?

PHILIPPE.

Oui, j'suis un scélérat; mais j'suis un honnête homme.

LEGRAND.

Bravo! bravo!

PHILIPPE.

Ainsi, vous le voyez.

AIR : *Courant de la brane à la blonde.*

J'ai contracté l'habitude
De prendre la nature sur l'fait,
Et me suis fait une étude,
De la rendre trait pour trait;
Ou, tous les jours à la ronde,
J'prends plaisir à copier
Les originaux qu'on fronde;
Tour à tour j'suis barbier,
Cuisinier,
Jardinier,
Ecuyer,
Finaucier,
Ou rentier,
Je contrefais tout le monde.

LEGRAND.

Fort bien, monsieur le cabaretier. (*Il s'approche de Victorine et la complimente tout bas, tandis que Philippe en sortant dit à part.*)

Ce n'est pas le tout d'être admis à la Comédie Française, il faut encore que je sois reçu de mon père, et je vais travailler à ma réception.

LEGRAND.

L'aubergiste Bontemps ira plus loin que le Bouchon Couronné. (*Ne voyant plus Philippe.*) Qu'est-il donc devenu ? Ah ! le singulier original ! Ah ! ah ! ah !

SCÈNE XII.

LEGRAND, BENOIT.

BENOIT.

M. LE Duc va bientôt venir... vous paraissez content ?

LEGRAND.

Ravi, charmé. Mais ton fils, que ne vient-il répéter ?

BENOIT.

Vous l'avez vu ?

LEGRAND.

Je n'ai vu qu'un successeur de Vinfort, capable d'être le mien.... quel gaillard !

BENOIT.

C'est lui, c'est le débutant.

LEGRAND.

Comment, c'est ton fils ?

BENOIT.

Lui-même.

LEGRAND.

Allons, tu plaisantes.

BENOIT.

Non, parbleu ! je vous le jure.

LEGRAND.

Ma foi, je t'en félicite ; il a joué à merveille, et je t'avoue que j'ai été dans la plus complète illusion.

BENOIT.

C'est peut-être aussi que vous n'avez pas moins d'indulgence pour mon fils, que de prévention contre le vôtre.

LEGRAND.

Il est vrai que je fais entr'eux une grande différence ; car je reconnais que le tien a du mérite.

BENOIT.

Voici M. le Duc ; je me retire, et vous laisse avec lui.

SCÈNE XIII.

LE DUC, LEGRAND.

LE DUC.

En ! bien, est-on comptant du débutant ?

LEGRAND.

Oui, M. le Duc ; il remplit l'idée que je me fais d'un bon comédien.

LE DUC.

D'un bon comédien ?

LEGRAND.

C'est au point que j'ai été sa dupe pendant une demi-heure.

LE DUC.

Toi, Legrand !

LEGRAND.

Moi-même, qui devrais pourtant m'y connaître.

Air : *Vivent les gascons.*

Un doux espoir nous est permis,

Et sur la scène,

Où Melpomène

Voudrait remporter tous les prix,

Régneront les jeux et les ris.

Enfin je trouve un successeur,

Et de qui Thalie adorée,

Pourra faire un bon serviteur

Qui portera bien sa livrée.

LE DUC ET LEGRAND.

Un doux espoir nous est permis, etc.

LE DUC.

Cependant, plusieurs de tes camarades m'ont sollicité pour ton fils, que l'on attend de jour et jour. N'est-il pas juste que l'héritier d'un nom célèbre ait la place que son père occupait ?

LEGRAND.

Ah ! M. le Duc ! la noblesse n'est pas héréditaire au théâtre comme dans le monde.

AIR : *J'aime ce mot de gentillesse.*

Quand Thalie inscrit sur sa liste
Les acteurs qui la font chérir,
Le bon goût est son archiviste,
Son secrétaire est le plaisir ;
Et ce tribunal , seul arbitre
D'un comédien et de ses descendans,
Ne reconnaît jamais le titre,
Qu'il n'ait reconnu les talens.

LE DUC.

Puisque tu as reconnu ceux du fils de mon concierge...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ:

MONSEIGNEUR m'appelle ?

LE DUC.

Donnons-lui l'ordre de début que je destinai à ton fils.
André, prends cet ordre.

ANDRÉ.

Eh ! oui , Monseigneur.

LEGRAND.

Qu'il soit remis sur-le-champ , et qu'on aille trouver les comédiens assemblés : on me rapportera leur réponse.

ANDRÉ.

Oui , Monseigneur , c'est à deux pas d'ici ; ce sera bientôt fait. (*A part, en sortant.*) Suis-je heureux !

LE DUC:

Je voudrais pourtant bien voir le débutant , et juger par moi-même.

SCÈNE XV.

LE DUC, LEGRAND, PHILIPPE, BENOIT.

BENOIT.

Il y a là-dedans un vieux matelot provençal qui veut absolument entrer. (*Bas au Duc.*) C'est Philippe.

LEGRAND.

Un matelot provençal ! Monseigneur, je vous réponds du débutant.... mais, permettez que j'aie voir....

BENOIT.

C'est vous qu'il demande. Un procès pour des parts de prises l'ayant amené à Paris, il ne veut pas repartir sans vous avoir vu.

LEGRAND.

J'y cours.

LE DUC.

Restez. Qu'on le fasse venir... J'aime aussi les francs marins. Il n'y a plus que ces gens-là pour dire la vérité.

(Benoît sort.)

AIR : En naissant promis à Thalie.

Dans le péril que ne lui montre
L'imprudence de son nocher,
Le vaisseau d'un état rencontre
Plus d'un écueil, plus d'un rocher.
En tout temps plus d'une province
Aurait joui d'heureux destins,
Si tous les conseillers du prince
Avaient été de francs marins.

BENOIT.

Entrez. Voilà M. Legrand.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, PHILIPPE, en matelot.

LEGRAND.

Ah ! c'est un vrai loup de mer.

PHILIPPE.

Eh ! voilà not' ancien ! Que je suis aise de le rencontrer !

LEGRAND.

Et moi de vous revoir. Ces braves Provençaux ! j'aurais voulu passer ma vie au milieu d'eux. N'êtes-vous pas de Fréjus ?

PHILIPPE.

De Fréjus même.

LEGRAND.

Donnez-moi donc des nouvelles de ce vieux marin qui touchait presque à la centaine, le père Guillaume.

PHILIPPE, fumant sa pipe.

Ah!

LEGRAND.

Et la bonne mère Lanfuse?

PHILIPPE, de même.

Ah!

LEGBAND.

Et Pierre Ducroc le plongeur?

PHILIPPE, secouant son tabac.

Ah!

LEGRAND.

Patron Jacques?

PHILIPPE.

Oh! celui-là se porte comme un charme. Frère Jean, m'a-t-il dit, à mon retour de croisière, quand tu iras à Paris, tâche de voir M. Legrand, et dis-lui que je laisse vieillir un bon quartaut de vin de Saint-Gilles, que nous boirons ensemble à son r'tour, en mangeant la bourride.

LEGRAND.

Oh! j'irai, j'irai; et leur petit neveu Nicolas, qui m'amusait tant par ses espiègeries?

PHILIPPE.

Mon fils! mauvais sujet.

LEGRAND.

Un garçon charmant!

PHILIPPE.

Bagasse! je ne veux plus le voir.

LEGRAND.

Qu'a-t-il donc fait?

PHILIPPE.

Ah! caspi! ce qu'il a fait! A dix-sept ans, ça n'avait pas la force de virer au cabestan, que ça s'est avisé d'vouloir prendre à l'abordage un cutter ennemi, il a été cause que ma grande chaloupe a coulé bas, et il ne s'est sauvé qu'en s'amarant à la fausse quille; j'vous l'ai chapitré d'importance, et j'lui ai défendu de r'mettre jamais les pieds en mer.... Prouh! six mois après, vous n'devineriez pas où je l'ai rencontré?

LEGRAND.

Où donc?

PHILIPPE.

Ah! faudrait pour vous expliquer ça, que je vous racontasse ma dernière traversée.

LE DUC.

Eh ! bien , raconte-nous ta dernière traversée.

PHILIPPE.

J'étais contre-maître sur le Nestor , lorsqu'à la Guadeloupe j'm'amusais d'temps en temps à faire pomper l'équipage , c'qui m'a brouillé avec la faculté du pays.

LE DUC.

J'entends ; partout où il y a des malades , il y a des médecins.

PHILIPPE.

Au contraire ; partout où il y a des médecins , il y a des malades. D'l'avis des docteurs , on m'fit embarquer sur une goëlette qui r'tournait en France. D'abord nous eûmes vent en poupe , ça allait bien ; mais survint un calme plat , ça n'allait plus... Nous d'mandions d'la pluie et du vent , et nous n'avions pas un souffle , pas un nuage ; avec ça peu d'vivres à bord ; d'sorte què c'vilain beau temps avala tout.

LE DUC.

Point de vivres ! vous ne deviez pas être à votre aise ?

PHILIPPE.

Heureusement il y avait encore.... *(Il montre sa gourde.* et avec ça on va loin. Enfin , quelques jours après , not' vieux pilote aperçoit un point noir au-dessus de l'horizon. Réjouissons-nous , dit-il , nous allons avoir une bonne tempête ; un vent s'élève , puis deux , puis trois , puis une douzaine qui soufflent avant , arrière , tribord et bâbord , et font un tintamare de tous les diables.

AIR du Vaisseau amiral.

Le gouvernail se bris' tout net ,
 Les lam' se heurt' et nous surpassent ,
 Les hunes craq' , les haubans cassent ,
 I m' tomb' sur l'nez un mât de perroquet.
 Not' vieux pilot' cherch' sa perruque
 Que les flots sont v'nus arracher ,
 Et nous découv' un' triste nuque
 Que l'on prendrait pour un rocher ;
 C' n'est pas assez qu'il vent' , qu'il grèle ,
 Il faut que le tonner' s'en mêle ;
 Il fond sur nous à coups pressés ;
 Il menac' de ses feux croisés
 Not' saint' barb' . . . nous étions rasés ;
 Mais l'arc-en-ciel perc' les nuages ,
 Sa clarté commande aux orages ,
 Que Zéphir seul régna sur l'eau ,

Laisse au vaisseau

Libre carrière ,

Eh ! vogue , eh ! vogue , eh ! vogue la galère.

LE DUC.

Ainsi, tu as passé du calme plat à la tempête.

PHILIPPE.

Et d'la tempête à un combat naval. On signale un' voile à l'est; un corsaire tunisien v'nait d'capturer un bâtiment français; l'capitaine met l'cap dessus, et ordonne le branle bas. On s'aborde, on se bat avec acharnement, pif, pouf, paf. L'corsaire qu'avait l'feu à son bord, saute, et, triomphant alors nous reprenons l'bâtiment français. J'y monte, et l'premier qui me r'çoit dans ses bras, c'est mon fils, ce fils rebelle à qui j'avais défendu de s'embarquer.

LEGRAND.

Vous fûtes alors bien content?

PHILIPPE.

Furieux, je n'écoutai qu'ma colère, et le r'poussai loin d'moi.

LEGRAND.

Ah! vous aviez tort; car il vient un moment où il faut qu'on pardonne.

PHILIPPE.

C'est c'qu'il me disait, en me tenant ainsi : Pardonnez-moi, mon père.

LEGRAND.

Vous me pressez trop!

PHILIPPE.

Vous me pressez trop, lui disais-je, ferme comme un roc.

LEGRAND.

Avec votre fermeté, vous allez m'étouffer.

PHILIPPE.

Vous allez m'étouffer!

LEGRAND.

Retirez-vous.

PHILIPPE.

Retirez-vous.

LEGRAND.

Ah! vous êtes trop dur.

PHILIPPE.

Vous croyez?

LEGRAND.

Un père a-t-il rien de mieux à faire que de se réjouir de tout oublier dans un moment pareil?

PHILIPPE.

Dans ce moment-ci ?

LEGRAND.

Dans ce moment-ci, dans tout autre, il faut qu'un père fasse grâce à son fils, qu'il l'accueille et l'embrasse.

PHILIPPE.

Eh ! c'est ce qu'il m'répétait sans cesse, en m'enveloppant comme un grand mat.

LEGRAND.

Eh ! mais, je ne suis pas un grand mat... que vois-je, et que veut dire ceci ? (*Philippe se découvre.*)

PHILIPPE.

Que le fils de Benoît, la veuve, le cabaretier, le marin provençal et votre fils, n'en font qu'un.

LEGRAND.

Quoi ! c'est mon fils !

BENOIT.

Oui, c'est bien lui.

LEGRAND.

Mon cher Philippe !

TOUS.

AIR : *La treille de sincérité.*

Ah ! quel bonheur un père éprouve,

Quand il retrouve

Un fils chéri,

Surtout un fils digne de lui.

Mais qui se serait attendu à un tour pareil de la part de Benoît ?

BENOIT.

AIR :

Ah ! si ma ruse vous offense,

De votre cœur sensible et bon,

Philippe a conquis l'indulgence,

J'en attends aussi mon pardon.

Vous êtes content, je l'espère,

Et nous reprenons tous nos rangs ;

Il fut proscrit j'étais son père ;

Il est heureux, je vous le rends.

LEGRAND.

Et je l'accepte.

PHILIPPE.

En accueillant le mari, vous accueillerez aussi la femme.

LEGRAND.

N'est-elle pas en Amérique ?

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, VICTORINE.

VICTORINE.

ELLE est à vos genoux.

AIR du vaudeville de *Psyché*.

Le ciel dès l'âge le plus tendre,
Me priva d'un parent chéri ;
Mais, sans doute pour me le rendre,
C'est lui qui m'a conduite ici.
Pour que sa faveur soit entière ,
Vous, à qui toujours il sied bien
De représenter un bon père ,
Devenez aujourd'hui le mien.

LEGRAND.

Embrassez-moi, mes enfants.

BENOIT.

Que nous veut André ?

SCÈNE XVIII et dernière.

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ.

J'sors d'avec Messieurs les Comédiens Français.

LE DUC.

Comment ? serait-ce toi qui leur aurais porté l'ordre de début ?

ANDRÉ.

Sitôt que Monseigneur m'en a eu chargé.

LE DUC.

La bonne méprise ! Et la réponse ?

ANDRÉ.

La voici. Oh ! je les ai bien divertis, bien amusés. Ont-ils ri ! ont-ils ri !

LE DUC.

Nous allons voir. (*Il lit.*) « Monsieur le Duc, permettez-nous d'attendre de nouveaux ordres de votre part. Il nous a été impossible de reconnaître du talent dans celui qui

» s'est dit envoyé par vous. Dans les cinquante vers qu'il
» nous a débités, il a fait au moins cinquante fautes de frau-
» çais. » Cinquante fautes !

ANDRÉ.

C'est possible ; mais dam ! i f'sait si chaud dans l'foyer ; et
puis i n'm'ont pas d'mandé Mithridate.

LEGRAND , à Philippe.

Je les rassurerai en leur montrant mon fils ; mais souviens-
toi bien qu'au théâtre, comme dans le monde, il ne suffit
pas que les débuts soient heureux ; il faut toujours finir
comme on a commencé.

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville des Amazônes.

J'aime à voir un couple prospère,
Qui sur le bras de l'amitié,
Jusqu'à la fin de sa carrière,
Peut marcher toujours appuyé ;
Mais à l'objet de sa rare constance,
Ah ! que je plains un époux qui survit !
On est heureux lorsqu'ensemble on commence,
Et plus heureux lorsqu'ensemble on finit.

PHILIPPE.

Mon cœur tressaille d'allégresse,
De mon père j'obtiens l'aveu ;
Mais, rempli d'une douce ivresse,
J'ose encore former un vœu :
C'est d'obtenir partout même indulgence,
Car de la sorte un talent s'accomplit ;
Par ses efforts quand l'acteur le commence,
Par ses bontés le public le finit.

VICTORINE, au public.

Si l'on n'applaudit un poëme
Que lorsqu'il se met en chemin,
Son sort est douteux ; c'est de même
Quand on n'applaudit qu'à la fin ;
Pour vous, Messieurs, possédant la science
Qui, seule met un ouvrage en crédit,
Applaudissez au moment qu'il commence ;
Applaudissez au moment qu'il finit.
Applaudissez quand surtout il finit.

De l'imprimerie de CONSTANT-CHANTPIE, rue Ste-Anne, n° 20.

